

La lectrice empêchée. Violences historiques, politiques de contrôle social et lectures rétives

Anne Isabelle François, Université Sorbonne Nouvelle,
CERC (EA172) [✉](#)

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,
dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Anne Isabelle François, « La lectrice empêchée. Violences historiques,
politiques de contrôle social et lectures rétives », *RELIEF – Revue
électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 68-84.
doi.org/10.51777/relief18423

La lectrice empêchée.

Violences historiques, politiques de contrôle social et lectures rétives

ANNE ISABELLE FRANÇOIS, Université Sorbonne Nouvelle

Résumé

L'article propose une réflexion comparée, explorant les interstices entre littérature, histoire et études de genre, à partir du cas paradigmatique de deux romans contemporains qui rejouent à neuf le topos du « procès de la lectrice » en contexte européen. La mise en accusation est exacerbée par l'inscription dans des contextes de grandes tensions (les « Troubles » en Irlande du Nord ; le rapport au passé nazi en Allemagne), qui révèlent les mécanismes de contrôle encadrant la représentation de la lecture féminine coextensive de la désapprobation, fait nodal du *Liseur* de Bernhard Schlink (*Der Vorleser*, 1995) et de *Milkman* d'Anna Burns (2018). Alors que les protagonistes ne lisent que le canon européen le plus légitime et ne sont pas montrées comme des lectrices pathologiques, elles sont l'objet d'une condamnation unanime. L'enjeu de ce paradoxe est la pratique en soi de la lecture féminine, les cadres historiques mettant en lumière les impératifs genrés asymétriques. Lire pour le plaisir et pour soi est compris comme geste séditieux, l'incarnation d'une insubordination, acte d'autonomie et de subjectivation particulièrement refusé aux femmes – d'où la nécessité de placer sous contrôle ces lectrices qui font défection.

Il n'y pas un, mais des silences et ils font partie intégrante des stratégies qui sous-tendent et traversent les discours¹.

[T]ous ceux et celles qui parviennent à survivre disposent probablement de ressources non systématiques et raisonnablement riches en taxinomies contextuelles pour identifier les possibilités, les dangers et les stimulations de leur environnement social humain. Ceux et celles ayant vécu l'expérience de l'oppression ou de la servitude sont sans doute ceux et celles pour qui cette connaissance a été la plus *nécessaire*².

On ne manque pas en Occident de procès de lectrices, fictionnelles comme réelles³. La permanence de cette mise en cause dans l'imaginaire contemporain ne peut manquer d'interroger. Il y a là un fait qui résiste à toute remise en question, comme si la réprobation restait coextensive de la représentation de la lecture féminine, en dépit des discours et travaux en défendant la valeur⁴. C'est ce constat troublant qu'il s'agira d'explorer, dans les interstices

-
1. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 39.
 2. Eve Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard*, trad. Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 44.
 3. Cf. Sandrine Aragon, *Des liseuses en péril. Les images de lectrices dans les textes de fiction de la Prétieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2004 ; Marie Baudry, *Lectrices romanesques. Représentations et théorie de la lecture au XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014, en particulier p. 275-327.
 4. Cf. Janice A. Radway, « L'acte de lire des romans d'amour : s'évader et s'instruire » [1984], trad. Delphine Chedaleux, *Théorème*, n° 32, 2020, p. 139-168 ; Viviane Albenga, *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux du livre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017 ; Anne Isabelle François, « Feminist

entre littérature, histoire et études de genre, à partir du cas paradigmatique de deux romans du tournant du XXI^e siècle, *Der Vorleser* de Bernhard Schlink (1995, traduit en français sous le titre *Le Liseur*) et *Milkman* de l'autrice nord-irlandaise Anna Burns (2018), qui rejouent à neuf le procès de la lectrice en régime historique européen.

Notre hypothèse est que l'inscription des événements dans des contextes de grandes tensions (les « Troubles » en Irlande du Nord et la confrontation au passé nazi en Allemagne) souligne les mécanismes de contrôle social et les enjeux qui encadrent la représentation. La lecture féminine devient un des problèmes au cœur de romans qui ne portent pourtant pas centralement sur cette pratique, et opère comme révélatrice de systèmes de contraintes irréductiblement genrés. Le corpus montre que c'est l'activité même de lecture qui reste incriminée *parce qu'elle* est le fait de protagonistes féminines, de surcroît issues de milieux modestes, dans des contextes qui mettent en lumière les impératifs genrés asymétriques et le partage hétérosexiste. Le caractère inéluctable de la réprobation est le fait le plus problématique – déplaçant le questionnement par rapport à la tradition qui fait le procès de la *mauvaise* lectrice, et proposant une reconfiguration de sa signification, sans tomber dans un éloge univoque et naïf de la lecture ni une méconnaissance des violences en jeu, double piège dont les romans essaient de se garder, avec plus de réussite dans un cas (*Milkman*), qui offre une critique *anti-doxique*, que dans l'autre (*Le Liseur*).

Portraits de lectrices ou l'objet du scandale

Le Liseur et *Milkman* ne sont pas *stricto sensu* des fictions sur la lecture, mais placent chacun au cœur des récits des personnages féminins dont le trait principal est la lecture. Les deux œuvres ont rencontré un large écho : *Milkman* a été salué par le prix Booker l'année de sa parution ; *Le Liseur* continue à provoquer des débats notamment en termes d'(in)vraisemblance historique. Les romans sont avant tout consacrés aux violences historiques et aux transformations du rapport au passé dans les sociétés qui les ont connues, l'un et l'autre partageant une narration à la première personne où un·e adolescent·e devenu·e adulte rend compte d'événements de sa jeunesse. Le corpus fait de surcroît dialoguer une œuvre qui précède le mouvement d'envergure déclenché par le mot d'ordre #MeToo avec un roman s'inscrivant explicitement dans le sillage de ce « soulèvement collectif et international⁵ » qui a en partie changé la donne.

Le roman de Schlink, qui est devenu un des livres les plus populaires sur la *Vergangenheitsbewältigung* (la confrontation au passé nazi), a pour narrateur et protagoniste Michael Berg, le liseur du titre. Âgé de 15 ans dans les années 1950 en RFA, il entretient une intense relation de quelques mois avec Hanna Schmitz, voisine de 36 ans, selon un programme

Resistance and the Powers of Fiction », dans Françoise Lavocat *et al.* (dir.), *Can Fiction Change the World?*, Oxford, Legenda, 2023, p. 141-154 ; Cécile Barth-Rabot, *Les Pratiques de lecture. Comment le livre vient au lecteur*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2023, notamment le chapitre 2.

5. Catherine Achin *et al.*, « Éditorial », *Mouvements*, n° 99, « Révoltes sexuelles après #MeToo », 2019, p. 7.

établi : « lecture à haute voix, se doucher, faire l'amour, rester étendus ensemble » (82)⁶. Sept ans plus tard, étudiant en droit, il assiste au procès de cinq gardiennes SS de camps. Hanna est une des accusées, inculpée pour avoir pris part au processus de sélection à Auschwitz et permis que des prisonniers juifs soient brûlés vifs dans une église. C'est lors du procès que Michael comprend le secret que cache cette femme mystérieuse, au comportement erratique et souvent incompréhensible : elle est analphabète et a passé toute sa vie à cacher cette honte – ce que le roman rapporte en partie à ses actes de violence. Hanna est condamnée à la prison à vie. Michael continue à lui lire des textes à voix haute, enregistrés sur des cassettes, ce qui permet à Hanna d'apprendre à lire et à écrire. Elle se suicide la veille de sa libération conditionnelle, chargeant Michael de remettre ses modestes économies à la survivante de l'église brûlée qui a témoigné à son procès. Cette dernière refuse l'argent mais enjoint d'en faire don à la Jewish League Against Illiteracy. Plus généralement, et c'est ainsi que le roman est lu en majorité, la relation entre le narrateur et Hanna figure le conflit de générations entre les parents complices ou coupables des crimes nazis et les jeunes Allemands nés pendant ou après la guerre. C'est le trope central de l'illettrisme qui a attiré les reproches principaux, d'un point de vue historique (il n'aurait pas été possible à une femme analphabète de s'engager dans les SS) et interprétatif (il conduirait à disculper Hanna et en faire une victime)⁷.

Le roman de Burns est centré sur une narratrice qui, vingt ans après les faits⁸, raconte le harcèlement qu'elle a subi lorsqu'elle avait 18 ans de la part d'un laitier (le « milkman » du titre), un homme marié de 41 ans haut gradé de l'IRA, au plus fort des Troubles dans les années 1970 à Belfast, et les conséquences de cette violence sexuelle et sexiste sur elle comme sur la communauté. Le livre, paru en pleine vague #MeToo, porte en premier lieu sur les effets destructeurs de ces violences et de la « sexualité de prédation⁹ », incarnée par excellence mais non exclusivement par le laitier, comme l'a souligné le philosophe Kwame Anthony Appiah, président du jury du prix Booker¹⁰. Les termes *predatory*, *predator*, *predation* apparaissent à huit reprises, désignant toujours les actions de l'inquiétant laitier, dont chaque apparition ouvre un chapitre, et plus globalement des personnages masculins.

L'intrigue se déroule sans conteste durant le conflit nord-irlandais, ce qu'appuie un réseau d'allusions comme la qualification du contexte par « [!]es chagrins, [!]es pertes, [!]es

6. Toutes nos citations renvoient à la traduction française du roman : Bernhard Schlink, *Le Liseur*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 1996.

7. D'où la qualification du roman comme « Holo-Kitsch » (Willi Winkler, « Vorlesen, duschen, durcharbeiten », *Süddeutsche Zeitung*, 30 mars 2002, p. 16). Voir aussi William Collins Donahue, « Illusions of Subtlety : Bernhard Schlink's *Der Vorleser* and the Moral Limits of Holocaust Fiction », *German Life and Letters*, n° 54, 2001, p. 60-81.

8. « I didn't have those other thoughts until later, and I don't mean an hour later. I mean twenty years later » (Anna Burns, *Milkman*, Londres, Faber & Faber, 2018, p. 6). La précision temporelle est omise dans la traduction française : « ces pensées ne me sont venues que plus tard, et je ne veux pas dire une heure plus tard » (Anna Burns, *Milkman*, trad. Jakuta Alikavazovic, Paris, Gallimard, 2020, p. 17). Toutes nos citations renvoient à cette traduction.

9. Voir Irène Théry, *Moi aussi. La nouvelle civilité sexuelle*, Paris, Seuil, coll. « Traverse », 2022.

10. « [...] a deep and subtle and morally and intellectually challenging picture of what #MeToo is about » (Alison Flood et Claire Armitstead, « Anna Burns wins Man Booker Prize for 'incredibly original' *Milkman* », *The Guardian*, 16 octobre 2018).

troubles, [l]es tristesses » (89), écho explicite de la désignation euphémistique commune. Mais Burns a délibérément effacé toutes les mentions spécifiques, les remplaçant par des expressions neutres, non marquées, conférant à sa fiction une portée universelle. Il est question de la communauté « de l'autre côté de la route » (les protestants) ; le pays « de l'autre côté de l'eau » (la Grande-Bretagne) ; le pays « de l'autre côté de la frontière » (l'Irlande) ; les « défenseurs-de-l'État » et « renonçants-à-l'État », etc. Les personnages sont tous identifiés à travers leur relation à la narratrice, « sœur du milieu » d'une fratrie catholique de dix enfants : « troisième beau-frère », « aînée des chtites sœurs », « peut-être-petit-ami », « plus ancienne amie du primaire ». Les autres personnages sont désignés par les surnoms que leur a donnés la communauté : « Machin McMachin », « la fille aux cachetons », « le garçon nucléaire », le « vrai laitier, alias l'homme qui n'aimait personne », les « dépassants-de-bornes ». La narratrice se réfère aux différentes parties de la ville, lieu unique de l'intrigue claustrophobe, en indiquant le temps qu'il faut pour s'y rendre, en traversant un espace particulièrement dangereux, la « zone des dix minutes ». Ce choix exprime la difficulté à *dire* les réalités pour les victimes de harcèlements et de violences. Placer l'intrigue dans une ville non identifiée durant une période indéfinie de conflit permet aussi à l'autrice d'élargir le champ d'application :

Although it is recognizable as this skewed form of Belfast, it's not really Belfast in the 70s. I would like to think it could be seen as any sort of totalitarian, closed society existing in similarly oppressive conditions. [...] I see it as a fiction about an entire society living under extreme pressure, with longterm violence seen as the norm¹¹.

Les deux protagonistes, Hanna Schmitz et sœur du milieu, sont caractérisées par leur habitude de lecture, trait distinctif fondateur, même si la seconde lit en autonomie là où la première est une « lectrice » assez paradoxale, dans la mesure où durant la majeure partie de l'intrigue elle lit par procuration, grâce à l'entremise du lecteur-amant, et ne devient lectrice au sens usuel du terme qu'à la fin du roman. Le narrateur de Schlink place l'ensemble de leur histoire sous ce signe : « J'ai commencé à lui faire la lecture lorsque j'avais quinze ans, et j'ai continué lorsqu'elle était en prison » (237). Anagnoste au sens premier du terme, l'adolescent, selon un trope identifiable décrivant l'acte de lecture en des termes ouvertement sexuels, confond plaisir érotique et plaisir de lire, la découverte des livres opérant systématiquement comme prélude à l'amour dans la première partie. Cet intense double plaisir est clairement ritualisé¹² – même si la focalisation interne ne nous donne accès qu'à l'intériorité du seul narrateur, ce d'autant plus que tout le roman est construit autour du secret de Hanna et de sa révélation : il s'agit d'abord des rendez-vous amoureux, puis, après la condamnation, de l'envoi des cassettes. On apprend lors du procès qu'un tel rituel était déjà en place quand

11. Lisa Allardice, « "It's nice to feel I'm solvent. That's a huge gift": Anna Burns on her life-changing Booker win », *The Guardian*, 17 octobre 2018.

12. « Je dus lui lire *Emilia Galotti* pendant une demi-heure avant qu'elle m'emmène sous la douche et dans son lit. [...] Lecture, douche, faire l'amour et rester encore un moment étendus ensemble, tel était le rituel de nos rendez-vous » (p. 54).

Hanna était gardienne de camps, après s'être engagée volontairement dans les SS : plusieurs témoignages attestent qu'elle procédait à une « sélection particulière personnelle » (132). Si on la soupçonne de prendre sous sa protection des déportées, « toujours une des plus jeunes, faibles et fragiles » (132), pour le sexe, il s'avère qu'elle leur demandait, avant de les envoyer à la mort – une autre forme de douche –, de lui faire la lecture.

Dans le contexte bien différent de *Milkman*, roman beaucoup plus conscient des enjeux genrés, la narratrice est identifiée dès l'incipit par sa pratique de « lire-en-marchant », caractéristique première et déterminante, une des raisons pour lesquelles elle attire l'attention du laitier :

Le laitier [...] est apparu un jour, [...] pendant que je marchais en lisant *Ivanhoé*. Souvent je marchais le nez dans mes livres. Je ne voyais rien de mal à ça mais c'est venu s'ajouter à la liste des éléments à charge contre moi. « Lire-en-marchant », c'était sur la liste, aucun doute. (12)

Tous les jours de la semaine, qu'il pleuve ou qu'il vente, sous les balles ou sous les bombes, en période d'accalmie ou en pleines émeutes, je préférais rentrer à pied en lisant mon tout dernier bouquin. Un livre du dix-neuvième siècle, à tous les coups, car je n'aimais pas ceux du vingtième, comme je n'aimais pas ce siècle. (17)

Sœur du milieu n'apparaît jamais sans un livre, en ville, lors des cours de français pour adultes, dans sa chambre ou dans ses ébats avec peut-être-petit-ami¹³. Tout comme Hanna est décrite comme une auditrice attentive, à l'« intérêt passionné¹⁴ », entrant dans le roman *Guerre et Paix* « comme on entame avec étonnement un long voyage ou la visite d'un château où l'on est admis, où l'on a le droit de séjourner, avec lequel on se familiarise » (82), la narratrice de Burns met en avant le goût absorbant de lire, « cette expérience [...] de me plonger dans le paragraphe suivant celui que j'avais récemment quitté » (276). L'une et l'autre pratiquent ce que Peter Brooks appelle *reading for the plot*, « la jouissance de cette tension ludique¹⁵ » qui nous happe, propre de la fiction narrative mimétique qui repose sur l'immersion et la participation affective¹⁶. Elles sont donc caractérisées comme des lectrices passionnées qui lisent pour le plaisir, mais non comme des femmes qui seraient victimes de lectures identificatoires ou compulsives.

Or, et c'est là le nœud problématique, c'est *parce qu'elles aiment lire*, que les deux personnages vont être stigmatisées par leurs communautés respectives. L'élément à charge, qui articule et imbrique les enjeux de pouvoir et rapports de domination, est la lecture. Décrite comme incompréhensible, insondable, dérangement, cette pratique provoque la suspicion

13. « [o]n s'est embrassés, et il a dit que ça l'excitait [...] puis il a murmuré c'est quoi ça et moi j'ai murmuré c'est quoi quoi et il a fourré dans ma main quelque chose que j'avais oublié et qui s'est avéré être *Le Manteau* de Gogol » (p. 35).

14. C'est la même expression « gespannt folgen », qui revient à deux reprises, ce que respecte la traduction de Lortholary (p. 54 et p. 82).

15. Raphaël Baroni, *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 17 ; voir aussi Peter Brooks, *Reading for the Plot*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

16. Cf. Jean-Marie Schaeffer et Ioana Vultur, « Immersion », dans David Herman et al. (dir.), *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, Londres / New York, Routledge, 2005, p. 237-239 ; Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2000.

systematique, est jugée comme socialement dangereuse, une aberration ou déviance, voire une perversion. C'est ce qui conduit aux condamnations effectives, lors du procès de Hanna et avec l'ostracisation de la narratrice de Burns, singularisée et harcelée par le laitier et victime de la rumeur, c'est-à-dire d'un tribunal populaire qui lui prête une liaison avec cet homme de vingt-trois ans son aîné, confirmant son statut excentrique. C'est d'ailleurs le point de départ du roman ; Burns elle-même « liseuse-en-marchant » en a fait l'expérience durant sa jeunesse pendant les Troubles :

People would say to me, including strangers [...], 'You're that girl who reads and walks!' I would continually be startled at having this pointed out, mainly because it seemed an activity not particularly worthy of note. And also, I was surprised to be noticed doing it by so many people. I wanted to try to write something around the possible reasons why this was being pointed out to me¹⁷.

Une condamnation unanime (et sans appel ?)

Comment comprendre ce jugement alors qu'il n'y a rien de pathologique dans leurs lectures de plaisir, et que de surcroît l'une et l'autre ne lisent que des classiques, le canon européen le plus légitime ? De manière ostentatoire, les romans livrent une liste précise des lectures : sœur du milieu mentionne *Ivanhoé*, *La Foire aux vanités*, *Tristram Shandy*, *Les Frères Karamazov*, *Le Manteau*, *Madame Bovary*, *Castle Rackrent*, *Jane Eyre*, *Lettres persanes*, *Martin Chuzzlewit* ainsi que Proust, Marlowe, Shakespeare, Hardy et Conrad. Hanna, lectrice par procuration, est dépendante des lectures de Michael Berg, au sujet desquelles elle exprime néanmoins ses propres avis¹⁸. Le narrateur partage d'abord ses lectures scolaires puis, après l'emprisonnement de Hanna, ses goûts qui relèvent de ce qu'il nomme « un solide attachement à la culture bourgeoise classique » (207), à savoir Homère, Cicéron, Tolstoï, Lessing, Schnitzler, Goethe, Schiller, Hemingway, Tchekhov, Keller, Fontane, Heine, Kafka, Frisch, Lenz, Bachmann ou Zweig. S'y ajoutent des références intertextuelles nombreuses souvent facilement identifiables (à *Alice au pays de merveilles* ou *Dracula* chez Burns, au *Rouge et le Noir* ou *Felix Krull* chez Schlink), parfois moins immédiates. *Le Liseur* mobilise ainsi la tradition romantique allemande, en particulier Hölderlin et Eichendorff, avec un épisode se déroulant dans une ville qu'on reconnaît être Heidelberg, et renvoie aussi à Adorno lors d'un passage à Amorbach. Rien n'est cependant dit des œuvres qu'Hanna fait lire aux déportées dans les camps, curieux silence, surtout pour un texte aussi bavard et prompt à exhiber ses références. Par ailleurs, Michael Berg choisit les livres qu'il lit à Hanna, lectrice en devenir, livres qui sont presque tous rédigés par des hommes, faits qui ne sont jamais interrogés par le roman.

Grandes consommatrices de fiction, surlectrices au sens où elles lisent beaucoup et par passion, elles ne lisent donc que des œuvres valorisées culturellement, mais n'en demeurent pas moins l'objet d'une désapprobation définitive. Le paradoxe de ces lectrices qu'il

17. Aubrey Moraif, « Interview with 2019 NBCC Fiction Winner Anna Burns », writing.newschool.org, 15 mars 2019.

18. « C'étaient toujours quelques lignes, [...] le souhait d'écouter autre chose du même auteur, ou de ne plus en écouter » (p. 211).

faut empêcher de lire des textes qui sont pourtant unanimement reconnus est d'autant plus frappant qu'est aussi évoqué le pouvoir émancipateur de la lecture en général et des œuvres européennes porteuses de la grande tradition humaniste en particulier, selon un idéal kantien assumé. Le philosophe allemand définit les Lumières comme la sortie d'un état de minorité ou d'immatunité dont on est soi-même responsable ; une des conditions en est la lecture, le libre exercice de la raison ou de l'entendement au sein d'une communauté de lecteurs, le monde cultivé que Kant appelle *Leserwelt*¹⁹. C'est bien cet idéal qui est expressément mobilisé par le corpus. Après avoir eu la révélation du secret au moment du procès, Michael réinterprète toutes les actions de la vie de Hanna à travers cet unique facteur qui serait l'élément d'explication central, où toute son énergie aurait été dépensée à « maintenir ce mensonge de toute une vie » (156). Après qu'elle a finalement appris à lire et à écrire en prison, le narrateur commente ce qu'il considère comme une victoire en termes explicitement kantien : « L'analphabétisme condamne à un statut de mineur. En ayant le courage d'apprendre à lire et à écrire, Hanna avait franchi le pas vers la majorité et l'autonomie, dans une démarche d'émancipation. » (210).

Il n'est cependant pas certain que le texte nous invite à partager ce jugement si univoquement positif et finalement assez naïf d'un narrateur dont de nombreux indices laissent penser qu'il n'est pas complètement fiable. Michael déclare certes que les « remarques littéraires [de Hanna] étaient souvent étonnamment justes » (211), mais les exemples fournis, assez banals, permettent d'en douter. Emilia et Luisa, les héroïnes d'*Emilia Galotti*, lui semblent ainsi « de petites dindes » qui devraient « arrêter leurs bêtises » (54, 55). De même des remarques comme « Schnitzler aboie, Stefan Zweig est un chien empaillé », « Keller a besoin d'une femme » ou « Lenz écrit sûrement à la machine » (211) ne paraissent pas exactement des remarques littéraires d'une grande profondeur – laissant entendre que Michael, qui pourtant les trouve « étonnamment justes », est victime d'une forme de déception.

Surtout rien ne permet de confirmer que la fréquentation régulière de Cicéron, Goethe ou Lessing soit émancipateur ou change Hanna vers un sens moral affiné. Le fait que le texte fasse allusion à Adorno, et donc implicitement à la *Dialectique de la Raison (Dialektik der Aufklärung, 1944)*, est ici décisif. Le roman ne semble donc pas insinuer, contrairement à son narrateur, que sens moral et culture classique vont de pair, et même démontre une forme de scepticisme marqué face à la foi de Michael en la valeur formatrice de la culture bourgeoise classique. Schlink semble plutôt partager la célèbre affirmation de Harold Bloom selon laquelle lire les meilleurs écrivains ne fait pas automatiquement de nous de meilleurs citoyens²⁰, prenant ainsi à rebours son public et la conception libérale favorite selon laquelle

19. Emmanuel Kant, « Qu'est-ce que les Lumières ? » (1784), dans *Œuvres philosophiques*, vol. 2, éd. et trad. Ferdinand Alquié et al., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1985, p. 211.

20. « Reading the very best writers – let us say Homer, Dante, Shakespeare, Tolstoy – is not going to make us better citizens » (Harold Bloom, *The Western Canon : The Books and School of the Ages*, Londres, Macmillan, 1994, p. 16).

une bonne éducation rendrait l'individu meilleur²¹. Le roman semble même suggérer que la seule fréquentation de l'humanisme classique est une forme d'aveuglement, où l'on continue à faire comme si rien ne s'était passé, et que peut-être seule la confrontation directe avec les textes sur les camps permettrait une prise de conscience de la césure traumatique de la Shoah. Le fait que nous ne voyons jamais Hanna lire par elle-même s'avère ici crucial : Michael trouve les livres sur le nazisme sur les étagères de sa cellule après son suicide, mais sans qu'on ait la certitude qu'elle les ait lus par elle-même²². La seule fois où il lui rend visite en prison, huit jours avant qu'elle ne doive être libérée, il la trouve assise sur un banc, à l'ombre d'un marronnier, un livre posé sur les genoux mais, précise-t-il, « elle ne lisait pas » (217). Lorsqu'il lui demande si elle lit beaucoup, sa réponse semble plutôt indiquer le contraire : « La lecture qu'on vous fait, c'est mieux » (219-220). Ce ne sont pas là exactement les mots d'une femme qui serait victorieusement sortie de sa *Unmündigkeit* kantienne grâce à la lecture autonome. Ce sont surtout des paroles qui expriment le désir de pouvoir revenir en arrière, aux temps heureux de la lecture à voix haute, avant le procès, comme une forme d'amnésie coupable qui conduit de nouveau à une interprétation à charge.

Sandrine Aragon a proposé un modèle en cinq étapes pour analyser les images de la lectrice et les scènes de lecture par rapprochement avec la rhétorique classique : choix de lecture, objectifs affichés, compétences attribuées, conditions et conséquences de la lecture²³. Si on l'applique au cas de Hanna Schmitz, cette dernière ne paraît *a priori* pas une lectrice particulièrement « en péril ». Mais là où le roman de Schlink demeure très problématique – d'où des réceptions sévères qui en montrent les nombreuses incohérences en plus des invraisemblances historiques – c'est que le goût central de la lecture devient non seulement définitoire mais l'unique facteur expliquant les actions de Hanna, et donc ce qui accuse constamment le personnage. La difficulté tient au fait que le personnage de Hanna et son analphabétisme sont surchargés symboliquement, d'où des décrochements et hiatus, comme si le texte essayait de démontrer trop de choses à la fois²⁴. Plus précisément son analphabétisme fait système avec tous les autres traits déviants ou marqueurs d'anormalité de la protagoniste : son engagement volontaire dans les SS et sa participation active dans la Shoah bien sûr, mais aussi sa relation incestueuse et émotionnellement étouffante avec un adolescent, où, de manière frappante, Hanna est tout pour Michael – amante plus âgée et séductrice, deuxième mère (elle le soigne, le lave ; dans les hôtels il indique qu'ils sont mère et fils), deuxième père (elle le pousse à bien travailler au lycée) et enfant (elle dépend de ses

21. « die liberale Lieblingsvorstellung, dass eine gute Bildung den Menschen moralisch besser macht » (Lawrence Norfolk, « Die Sehnsucht nach einer ungeschehenen Geschichte », *Süddeutsche Zeitung*, 27-28 avril 2002, p. 16).

22. « Je m'approchai des étagères. Primo Levi, Elie Wiesel, Tadeusz Borowski, Jean Améry... : les témoignages des victimes jouxtaient les souvenirs de Rudolf Höss, le livre de Hannah Arendt sur Eichmann à Jérusalem et des ouvrages historiques sur les camps de concentration. "Est-ce qu'Hanna a lu cela ?" "Elle a en tout cas commandé ces livres avec soin." » (p. 228).

23. Sandrine Aragon, « Les images de lectrices dans les textes de fiction français du milieu du XVII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *Cahiers de Narratologie*, n° 11, 2004.

24. Lire à ce sujet Joseph Metz « "Truth Is a Woman" : Post-Holocaust Narrative, Postmodernism, and the Gender of Fascism in Bernhard Schlink's "Der Vorleser" », *The German Quarterly*, vol. 77, n° 3, 2004, p. 300-323.

compétences de lecteur). Tout va donc dans le même sens pour accabler le personnage, ce qui contribue à l'impression de malaise que procure la lecture du roman – et il semble difficile de ne pas y voir un biais genré qui nous semble révélateur des imaginaires de la lecture.

Le diagnostic et le verdict de la communauté sont tout aussi dévastateurs chez Burns, mais avec une interprétation d'ensemble qui diffère sensiblement. Dans *Milkman*, ce qui pose problème à la communauté n'est pas tant le fait de lire, mais bien les choix, objectifs et conditions de lecture, pour reprendre le modèle de Sandrine Aragon. La protagoniste refuse catégoriquement de lire des textes du xx^e siècle ; elle choisit délibérément des œuvres d'auteurs anglais, soit de l'ennemi « de l'autre côté de l'eau » ; enfin, elle lit-en-marchant, c'est-à-dire dans l'espace public. Ces traits font de sa pratique – que la narratrice affirme être « le seul pouvoir que j'avais dans un monde qui m'en privait » (276) – à la fois une manière de se tenir à l'écart et d'exhiber ce choix en s'y livrant aux yeux de tous. On peut l'interpréter comme une modalité de ne pas être partisane, de s'extraire du présent, de « faire défection » face à « l'impitoyable aujourd'hui », comme l'écrit Emmanuelle Loyer qui analyse la lecture comme « un trouble d'époque »²⁵. Les textes du passé non-irlandais lui servent de rempart et d'abri : elle dit pouvoir s'y livrer à ses « pensées habituelles, dix-neuviémistes, saines et sauves et littéraires » (159) au lieu d'être assaillie par « des pensées confuses, paniquées » (159). Lire-en-marchant de telles œuvres lui permet d'« éviter d'avoir à tremper dans des trucs [...] modernes, tendus, compliqués » (328), de devoir faire face aux injonctions qui l'assiègent de tous côtés.

C'est bien pour cette lecture escapistes, à tous les sens du terme, interprétée comme acte de sédition et d'insubordination, que la narratrice est jugée dans un roman qui dit aussi le degré de surveillance et de contrôle constants auquel chaque membre de la communauté, en particulier les femmes, est soumis au quotidien. Les qualifications dénotent explicitement la réprobation : lire-en-marchant (sachant que ses lectures ont autant lieu dans l'intimité et en privé) est vu comme une « manie²⁶ » (89 et 179), une « procédure périlleuse » (86), une « insondable habitude » (276), une pratique « contre-nature » (269) « qui défie l'entendement » (326), « un peu sinistre, un peu louche » de la part d'une personne « de traviole, [...] transverse, pas sociable » (242), « estampillée bizarro-louche » (269). Le jugement est partagé même par les personnages les mieux intentionnés, ceux qui ne croient pas la rumeur selon laquelle elle entretiendrait une relation avec le laitier. Peut-être-petit-ami, lui-même considéré comme traître à la communauté pour collectionner des pièces de voitures anglaises, et qu'on découvre gay à la fin du roman, déclare ainsi :

J'aime bien que tu lises-en-marchant. C'est le genre de chose tranquille, décalée que tu fais, en plus en te disant que ça n'a rien de bizarre ou que personne ne le remarque. Mais c'est bizarre, peut-être-petite-amie. C'est pas normal. Aucun instinct de conservation là-dedans. À la place c'est inflexible et déconcertant et dans notre type d'environnement ça fait de toi un personnage têtue, obstiné. (383)

25. Emmanuelle Loyer, *L'impitoyable aujourd'hui. Lire pour (ne pas) vivre avec son temps*, Paris, Flammarion, 2022, p. 19 et 178.

26. C'est un choix de traduction qui ne se trouve pas dans l'original anglais : « this reading-while-walking » (p. 61) ; « my [...] reading while walking about » (p. 130).

Troisième beau-frère, le maniaque du jogging, de même ne cesse de revenir « sur le sujet de mes lectures-en-marchant. Les livres, la marche. Moi. Marchant. Et lisant » (86), en particulier après avoir vu sœur du milieu, « mercredi dernier à la nuit tombée, commettre une insanité sociale en [s]’aventurant dans le coin, complètement et dangereusement aveugle aux basses forces et influences – tête baissée, une minuscule lampe-torche éclairant les pages. Qui fait ça. Personne » (89). Il la met expressément en garde : « si je ne faisais pas attention, je serais bannie aux confins des ténèbres, ostracisée sans merci » (92). Enfin plus ancienne amie, se faisant la porte-voix de la communauté, en offre la formulation la plus drastique, estimant que la narratrice ne pourrait s’en prendre qu’à elle-même si elle se trouve à la fois stigmatisée par tous-tes et poursuivie par le laitier :

C’est louche, pervers, d’une détermination obstinée [...]. Ce n’est pas comme si, amie, a-t-elle poursuivi, on était dans le cas de figure de quelqu’un qui jette un coup d’œil au journal en marchant, pour lire la manchette ou je ne sais quoi. C’est ta façon de le faire – de lire des livres, *des livres entiers*, en prenant des notes, en consultant les notes de bas de page, en soulignant des passages comme si tu étais à un bureau ou je ne sais quoi, dans un petit cabinet d’études rien qu’à toi [...], rideaux tirés, lampe allumée, tasse de thé à portée de la main [...]. C’est dérangent. C’est déviant. C’est optiquement illusoire. Tout sauf civique. (269)

Plus ancienne amie souligne en conclusion « l’inaccessible entêtement qui en est le fond, plus les dangers inhérents » (273). On peut tout à fait entendre que la pratique de lire en public mettrait la narratrice en danger : absorbée par sa lecture, elle ne ferait pas attention à ce qui se passe autour d’elle et ce manque de vigilance l’exposerait à des risques multiples, dans un environnement où, à tout moment, une bombe peut exploser, une patrouille l’arrêter, une émeute éclater ; il est vital d’être constamment en alerte, « d’être au jus, de se tenir à la page, surtout quand les choses s’accumulaient, s’envenimaient comme ici à une telle allure » (94). Si l’argument paraît difficilement contestable, le texte montre que ce n’est pas là le motif d’affront, comme on le voit dans l’ordre de priorité mis en avant par plus ancienne amie : « les dangers inhérents » au fait de lire-en-marchant ne sont qu’un ajout, un péril certes réel mais secondaire ou accessoire ; ce qui est centralement en jeu c’est « l’inaccessible entêtement » (273). Il n’en va donc pas tant du *contenu* des lectures ni peut-être même des *conditions* de lecture, mais de ce qu’elles révèlent de sa volonté de se couper de son monde et d’ignorer ce qui l’entoure, c’est-à-dire de la lecture comme un acte de résistance aux assignations culturelles ou à l’impératif d’appartenance sectaire. Le fait que la lecture ait lieu au grand air et en mouvement démontre aussi cette nécessité vitale de s’échapper des normes prescrites figées, et renforce sa perception comme activité perturbatrice et séditeuse.

Sœur du milieu, jeune femme catholique dont les frères sont « renonçants-à-l’État », qui est l’objet des attentions d’un haut gradé d’un groupe paramilitaire, signifie donc, par ses lectures, son refus de prendre part à la situation, sa décision de se retirer de la réalité d’une « société explosive » (17) où « la violence [...] était le critère pour juger les autres » (12), cette époque « sur le fil du couteau, primitive » où « chacun se méfiait de tous » (45). Oppressée par la présence d’observateurs multiples, la narratrice est constamment scrutée. La surveillance

intrusive diffuse une atmosphère de menace latente et de paranoïa, qu'elle soit le fait du voisinage, de la rumeur, des milices paramilitaires ou des forces d'occupation, dans une ville entièrement régie par le conflit, le contrôle et la division sectaire²⁷. Par ses lectures, sœur du milieu est non seulement remarquée par le laitier, qui incarne l'attention masculine et les structures de surveillance de la communauté, mais devient aussi un objet de curiosité et de reproche dans une société qui encadre strictement les individus. Cette société est intégralement définie par une binarité fondatrice : il en va donc avant tout du *regard* porté sur la lectrice et non tant de supposées lectures défectueuses ou incompétences lectorales des femmes.

Anomalies et violences normatives

La société claustrophobe que Burns met en scène, état d'exception fracturé par la violence communautaire, est régulée dans son ensemble par un ordre binaire drastique, en particulier par les configurations, injonctions et assignations genrées. La lecture distinctive de sœur du milieu la place délibérément dans une position d'altérité par rapport aux catégories identitaires acceptées – d'où sa caractérisation comme « contre-nature », « louche », « de tra-viole ». Refuser de lire la littérature contemporaine ou la littérature nationaliste irlandaise, passer « tout [s]on temps le dos tourné, plongée dans le dix-neuvième siècle, et même le dix-huitième, parfois le dix-septième et le seizième siècle » (154), s'extraire du sectarisme institutionnalisé – ce qui revient à faire des fictions classiques un tiers-lieu –, c'est se mettre en retrait de cette binarité aliénante et chercher une existence hors des attendus identitaires régissant le contexte nord-irlandais, avant comme après la paix. La lecture incarne le refus d'adhérer aux « impératifs de nos codes politiques, sociaux, religieux » (153) et peut être interprétée comme une des modalités de résistance au régime réglementaire qui entend transformer les individus en corps « dociles²⁸ ». Dans *L'Herméneutique du sujet*, Foucault analyse la lecture comme « pratique de soi » et manière de « se rejoindre soi-même »²⁹, comme fabrique de subjectivation, ce que Michel de Certeau appelle une « politique de la lecture³⁰ ». C'est bien cet exercice de la lecture autonome comme contre-pouvoir, positionnement subjectif, qui est mis en scène dans le roman où la narratrice, par ses choix et sa lecture en public, s'affirme contre toute *doxa* imposée.

Milkman souligne à quel point la binarité est structurante à l'époque du conflit : tout se décline en système d'oppositions qui enferment et contraignent, traçant des lignes de démarcation entre hommes et femmes, protestants et catholiques, unionistes et indépendantistes, etc. Le monde de la narratrice est intégralement gouverné par cette interprétation

27. Le texte est intégralement traversé par les « clics » des appareils photo, les activités de fichage et les dispositifs de surveillance.

28. Foucault, « Droit de mort et pouvoir de vie », dans *Histoire de la sexualité I*, op. cit., p. 184.

29. Foucault, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France (1981-1982)*, Paris, Gallimard / Seuil, 2001, p. 315 et 317.

30. Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », dans *L'Invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990 [1980], p. 250.

partisane où les actions en apparence les plus anodines (lire Dickens pour le plaisir ou être passionné de belles carrosseries anglaises) peuvent mettre le feu aux poudres en ce qu'elles suggéreraient des sympathies secrètes. Rien n'échappe aux « règles d'allégeance, d'identification tribale, de ce qui était permis ou pas » (41) ; nul n'est censé l'ignorer tout comme il est inadmissible de s'en extraire, « et ça, tout le monde – *tout le monde* – le comprenait » (38) :

Il y avait la nourriture, la boisson. Le bon beurre et le mauvais. Le thé de l'allégeance. Celui de la trahison. Il y avait « nos magasins » et « les leurs ». Les noms des lieux. L'école où on allait. Les prières qu'on disait. Les cantiques qu'on chantait. Comment on prononçait ses H, aspirés ou pas. (42)

Le discours de la narratrice est constamment traversé par ces réglementations, protocoles, nomenclatures et taxinomies totalisantes, absolus qui sont comme une seconde nature pour des individus dont l'identité est intégralement déterminée par la polarisation. Montrer à quel point ce système confine à l'absurde est une des grandes réussites du texte, mais constitue également un geste radical de protestation tout aussi subversif que la lecture en public de romans anglais du XIX^e siècle.

Le texte souligne surtout comment les impératifs genrés sont constamment imbriqués avec les autres systèmes de catégorisation. Dans ce champ de mines qu'est le quotidien à l'époque des Troubles, « époque extrême » (154) où la violence est la norme, les injonctions et la condamnation en cas de transgression s'exercent avec d'autant plus de force sur les protagonistes féminines. La violence, physique et genrée, est exhibée dès la frappante phrase d'ouverture : « Le jour où Machin McMachin a posé son flingue sur ma poitrine, m'a traitée de vipère et a menacé de m'abattre, c'est le jour où le laitier est mort » (11). La stigmatisation de sœur du milieu s'exerce avec une violence accrue en raison du contexte historique qui tend les lignes, et parce qu'elle est une femme dans une communauté nationaliste où il n'y a que deux rôles acceptables, celui d'épouse et de mère ou celui de maîtresse ou *groupie* d'un mâle paramilitaire puissant. Les femmes se trouvent piégées dans un système patriarcal, forcées d'adhérer à des rôles genrés déterminés par l'obligation hétéronormative. Insidieux, mais tout aussi largement acceptés et puissants que la bipartition politique beaucoup plus publiquement affirmée, les innombrables impératifs genrés gouvernent toutes les interactions entre les individus et règlent le champ des possibles suivant un principe premier d'asymétrie, qu'il s'agisse des passions ou de ce qu'il est admissible de dire dans « le territoire de "je suis le mâle, tu es la femelle" » (19-20). Toute déviation par rapport à ce rigide système conduit immédiatement à une sanction sans appel, pour les hommes, qui doivent se conformer à un strict impératif de virilité, comme pour les femmes³¹.

En lisant-en-marchant les œuvres des siècles passés, la narratrice refuse ainsi non seulement d'être partisane, mais aussi expressément de prêter « trop attention à la nature pressante des choix religieux et politiques du mâle autochtone » (151), système oppressif régi par des règles édictées par les seuls hommes que la narratrice, dans un passage d'une ironie féroce, décrit comme des petits garçons qui jouent un rôle de virilité pour leur seule satis-

31. Ainsi « chef », l'ami de peut-être-petit-ami, ne manque de causer la suspicion par sa passion pour la pâtisserie, activité inacceptable pour un homme car elle questionne sa sexualité (p. 50-51).

faction tout en l'imposant par la force à l'ensemble de la communauté et en premier lieu aux femmes, invariant social qui dépasse le seul cadre de l'Irlande du Nord :

un groupe d'hommes, peu importait lequel, tout comme importait peu la religion, le côté de l'eau, qui édictait des lois, des règlements, puis allait trop loin avec ces lois, ces règlements, s'attendant à ce que tout le monde – les femmes, donc – se plie à l'absurdité des bêtises ainsi concoctées, qui ne passaient pour sensées que dans leurs crânes à eux. En gros, c'était une mentalité de coffre à jouets, de petits trains dans le grenier, de soldats de plomb sur un faux champ de bataille. (216)

La voix si caractéristique de la narratrice, mélange de distance, d'empathie et de dérision, est une des modalités principales pour résister à la violence genrée, à travers un sens aigu d'irrévérence et de ridicule face aux performances machistes de Machin McMachin ou du laitier. Les ravages et violences qui en résultent n'en sont pas moins réels tout comme la rigide structure bipartite, puisqu'elle prohibe toute nuance, empêche, à l'époque, de les appréhender avec justesse. La binarité, c'est-à-dire l'impossibilité de prendre en compte la complexité, empêche ainsi de comprendre sur le moment que le harcèlement auquel est exposée la protagoniste est tout aussi destructeur et tout autant une violence sexiste et sexuelle qu'un viol, même s'il n'y pas de contact physique³². Tout l'enjeu pour la narratrice est de réussir à faire sens d'une forme de violence qu'elle ressent comme dévastatrice, alors même que ce sentiment ne peut être formulé selon les paramètres et expériences de l'époque. C'est la distance temporelle, le regard rétrospectif depuis son présent d'adulte, et notre lecture en 2018, qui permet de le dire ; ce n'est qu'avec le recul, à vingt ans de distance, que cette prise de conscience peut avoir lieu.

Le texte, dans un même mouvement, montre la naturalisation de cette situation et son caractère hors du commun. Les personnages mettent sur le même plan les violences politiques et des phénomènes naturels comme les aléas climatiques, faits ordinaires d'un quotidien extraordinaire³³. La situation d'exception déplace la conception de ce qui est admissible, usuel et normal, dont on trouve la formulation la plus frappante dans la longue conversation entre la narratrice et plus ancienne amie :

— Attends un peu, j'ai fait. Tu veux dire que lui peut se balader avec du Semtex mais que moi je ne peux pas lire *Jane Eyre* en public ? [...]

— Ça ne leur plaît pas », a-t-elle ajouté [...], si je voulais bien regarder les choses dans leur juste contexte, alors le fait que le Semtex ait préséance, en termes de normalité, sur la lecture-en-marchant

32. C'est paradigmatiquement la logique obtuse de troisième beau-frère qui, bien qu'il soit empathique, ne peut ni voir ni conceptualiser, *i.e.* comprendre les abus : pour lui, « le viol, c'était le viol. Et c'étaient les yeux au beurre noir. Les flingues dans le sein. Les mains, les poings, les armes, les pieds qu'employaient les gens de sexe masculin, délibérément ou accidentellement-exprès [...] Selon ses règles personnelles – et les miennes, du moins avant les prédations à mon encontre par la communauté et Laitier –, l'aspect contact physique de la question était l'unique aspect. Ce qui [...] ne relevait pas de cet empiètement-là, de cette physicalité-là – pister sans toucher, traquer sans toucher, cerner, prendre le pouvoir sur une personne et la contrôler sans que la chair ne rencontre la chair ou que les os ne rencontrent les os –, ne pouvait avoir lieu » (p. 462).

33. Sœur du milieu lit-en-marchant, « tous les jours de la semaine, qu'il pleuve ou qu'il vente, sous les balles ou sous les bombes » (p. 17) ; troisième beau-frère affirme qu'elle pourrait « aussi bien aller flâner parmi les lions et les tigres » (p. 85).

– « que personne d'autre que *toi* ne trouve normale » – pouvait certainement être interprété comme la chose la plus compréhensible par chez nous. « Le Semtex ne sort pas de l'ordinaire, a-t-elle dit. Ce n'est pas comme si on ne s'y attendait pas. Ce n'est pas impossible à appréhender mentalement, à comprendre, même si la majorité des gens n'en transporte pas, n'en a jamais vu, ne sait pas à quoi ça ressemble et ne veut rien avoir à faire avec. Ça ne dépare pas – contrairement à ta dangereuse lecture-en-marchant. [...] Donc, quand on regarde les choses dans ces termes, en termes d'environnement contextuel, alors ouais, a-t-elle conclu, *lui, il peut, et toi non.* » (270)

« Regardé dans ces termes », la lecture-en-marchant devient en effet, parce que le contexte d'exception est intégralement régi par l'impératif partisan, l'incarnation même d'un comportement anormal qui ne rentre dans aucun cadre et défie la *doxa*. S'y superposent explicitement bipartition politique et genrée – opposant l'homme transportant du Semtex, puissant explosif clairement associé au masculin, dans l'espace public en toute impunité à sœur du milieu qui lit-en-marchant un roman écrit par une femme qui porte le nom de son héroïne. Cet effet est encore renforcé dans la version française par les genres grammaticaux, avec d'une part *le* Semtex, qui « a préséance en termes de normalité », que *lui* peut légitimement acheminer et, de l'autre, *la* lecture-en-marchant interdite à *la* jeune fille.

Troubler ce « large champ de choses "tenues pour acquises" » (160) est au cœur du cours de français auquel nous assistons à l'ouverture du chapitre 3. Parce qu'il a lieu en centre-ville, « c'est-à-dire hors de mon secteur, c'est-à-dire hors de ma religion » (102), qu'il réunit hommes et femmes et des membres des deux communautés, qu'il est assuré par une Française, ce cours est déjà en soi une expérience de tiers-lieu. « Prof » y lit un extrait d'un livre français qui ne sera jamais identifié, « [m]ais le souci, c'est que le ciel dans le passage en question n'était pas bleu » (99). C'est ce qui provoque la rébellion de la classe, car tout le monde sait que le ciel est bleu tout comme « un chat est un chat » ou « un viol est un viol » :

Il nous semblait à nous, [...] que non, ce qu'elle disait en aucun cas ne pouvait être vrai. Si c'était vrai, que le ciel [...] pouvait être de n'importe quelle couleur, cela voulait dire que tout pouvait être de n'importe quelle couleur, que tout pouvait être n'importe quoi et que tout et n'importe quoi pouvait arriver, à tout moment, en tout lieu, dans le monde entier, à n'importe qui [...]. Donc non. De génération en génération, de pères en aïeux, de mères en aïeules, de siècles en millénaires, le ciel avait eu une couleur officielle et trois officieuses et un ciel coloré, juste comme ça, cela ne pouvait être toléré. (104)

La littérature opère comme révélateur, un moyen de sortir des sentiers battus, de s'extraire de « nos horizons bouchés, nos paysages mentaux » (103), nécessité éthique et vitale. La narratrice a conscience que « ce choc du ciel, ce qu'il y avait de subversif dans un coucher de soleil » (110) remet en cause toutes les certitudes, tout ce qui « de pères en aïeux, de mères en aïeules » est tenu pour certain et immuable – raison pour laquelle c'est un coucher de soleil flamboyant qui apparaît en couverture du roman. La littérature en constitue le cas paradigmatique, avec le « choc du ciel » découvert par le biais du livre français, épisode complémentaire de la lecture-en-marchant. C'est donc bien la puissance de la fiction non-officielle (française ou non-irlandaise, celle des siècles passés), le fait de faire l'expérience d'autres possibles, qui est stigmatisée comme dangereuse par la communauté. Prof d'ailleurs encourage la classe en ce sens, réinvestissant explicitement l'idéal kantien : « Ne vous en faites pas,

a déclaré prof. Votre malaise, et même votre déséquilibre temporaire, chers élèves, face à ce coucher de soleil, est encourageant. Il ne peut être synonyme que de progrès. D'édification. » (109-110 ; le texte anglais parle explicitement d'*enlightenment*).

Le passage dit en somme que l'ambivalence et le sens de la nuance sont inconfortables, ce dont sœur du milieu fait l'expérience intellectuellement et viscéralement. Dans *Milkman*, la lecture permet de sortir de l'immobilité et du prêt-à-penser, le texte plaidant pour la relecture et la révision ; c'est aussi ce que nous lisons dans le récit de la narratrice adulte relisant les faits de son adolescence. La lectrice, sœur du milieu ou prof, est stigmatisée comme anomalie dans la diégèse, mais le roman montre que c'est bien une situation où il est plus acceptable et compréhensible de se promener avec du Semtex que de lire *Jane Eyre* qui est anormale. Burns laisse donc la condamnation de la lectrice à la communauté représentée, condamnation qui devient symptomatique de dysfonctionnements multiples, là où dans le roman de Schlink la lectrice qu'est Hanna reste entachée de suspicion et figurée comme anomalie.

Conclusion

Peter Szendy définit la lecture comme déterminée par « des rapports de force qui ne cessent de se redistribuer au sein même du lecteur³⁴ ». Il l'envisage, à la suite de Foucault, comme une « microphysique du pouvoir³⁵ » et, à la suite de Deleuze et Guattari, comme le champ d'une « micropolitique³⁶ », où il en va au premier chef de la « violence de la lecture³⁷ ». Cette violence, dans et hors du lecteur et de la lectrice, nous semble être toujours irréductiblement genrée parce qu'elle est prise dans un système plus large qui régule et encadre strictement le masculin et le féminin. C'est d'autant plus visible dans les romans de Schlink et de Burns consacrés à l'histoire « avec sa grande hache » (Perec), ayant à faire avec les enjeux d'autorité et de soumission, à l'interface entre expérience publique et privée, ainsi qu'avec les modalités et ressources de survie. La lectrice s'y trouve scrutée parce qu'elle est vue comme sortant du lot – comme si la subjectivation et la singularité restaient interdites aux personnages féminins, ce qui est aussi une manière de dire que les contraintes et normes s'appliquent avec une violence accrue aux femmes. Mais là où les romans diffèrent dans leur choix de représentation, c'est que les problématiques genrées, notamment suite à la déferlante #MeToo, sont explicitement problématisées dans *Milkman*, là où ils restent un impensé dans *Le Liseur*.

Échappatoire où l'individu se met délibérément en retrait des injonctions et abus, pour lire par-devers lui ou elle, la lecture est comprise par les communautés mises en scène comme geste contestataire, séditieux, dissident, l'incarnation paradigmatique d'une d'insubordination insupportable à l'ordre établi, acte d'autonomie particulièrement refusé aux femmes – d'où la nécessité de faire rentrer dans le rang et de placer sous contrôle ces lectrices qui feraient défection. Les contextes historiques confèrent une acuité particulière à la perspec-

34. Peter Szendy, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, 2022, p. 129.

35. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 31.

36. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 260.

37. Szendy, *Pouvoirs de la lecture*, op. cit., p. 24.

tive, tout en soulignant la nécessité de briser les silences sur ces oppressions et (dys)fonctionnements qui continuent à toucher en premier lieu les femmes. Commentant le récent *boom* littéraire irlandais, la grande romancière Anne Enright observait en 2015 : « Traditionally Irish writing has been about breaking silences. The biggest silence has continued to be about the lives of women³⁸ ». On peut, sans méconnaître la différence des périodes, en dire autant du rapport au passé nazi et du cas des surveillantes SS dans le contexte allemand³⁹. Si la lectrice est par conséquent sans doute un lecteur comme les autres, les femmes ne sont pas des individus parmi d'autres, puisqu'elles continuent à être prises dans des systèmes de domination particulièrement coercitifs. Se plonger pour le plaisir dans *Guerre et Paix* ou *Jane Eyre* constitue alors bien, comme l'a souligné Eve Kosofsky Sedgwick dans un essai au titre génial, une activité d'autant plus vitale et *nécessaire* pour « ceux et celles ayant vécu l'expérience de l'oppression ou de la servitude⁴⁰ », les personnes LGBTQIA+ ou les femmes dans les sociétés patriarcales :

No less acute than a paranoid position, no less realistic, no less attached to a project of survival, and neither less nor more delusional or fantasmatic, the reparative reading position undertakes a different range of affects, ambitions, and risks. What we can best learn from such practices are, perhaps, the many ways selves and communities succeed in extracting sustenance from the objects of a culture – even of a culture whose avowed desire has often been not to sustain them⁴¹.

Bibliographie

- ACHIN Catherine, ALBENGA Viviane, ANDRO Armelle, DELAGE Pauline, OARDI Samira, RENNES Juliette et ZAPPI Sylvia, « Éditorial », *Mouvements*, n° 99, « Révoltes sexuelles après #MeToo », 2019, p. 7-10.
- ALBENGA Viviane, *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux du livre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017.
- ALLARDICE Lisa, « "It's nice to feel I'm solvent. That's a huge gift": Anna Burns on her life-changing Booker win », *The Guardian*, 17 octobre 2018. Disponible sur www.theguardian.com
- ARAGON Sandrine, *Des liseuses en péril. Les images de lectrices dans les textes de fiction de la Prétieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2004.
- « Les images de lectrices dans les textes de fiction français du milieu du XVII^e siècle au milieu du XIX^e siècle », *Cahiers de Narratologie*, n° 11, 2004. doi.org/10.4000/narratologie.6
- BARONI Raphaël, *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007.
- BARTH-RABOT Cécile, *Les Pratiques de lecture. Comment le livre vient au lecteur*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2023.
- BAUDRY Marie, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture au XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

38. Cité dans Justine Jordan, « A New Irish Literary Boom : The Post-Crash Stars of Fiction », *The Guardian*, 17 octobre 2015.

39. Voir par exemple Elissa Mailänder, « Aventurières, déclassées, brutes ? Retour sur les surveillantes SS des camps de concentration nazis », dans Martial Poirson et Christiane Taubira (dir.), *Combattantes. Une histoire féminine de la violence*, Paris, Seuil, 2020, p. 170-179.

40. Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard*, op. cit., p. 44.

41. Eve Kosofsky Sedgwick, « Paranoid Reading and Reparative Reading, Or, You're So Paranoid, You Probably Think This Essay is About You », dans *Touching Feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke UP, 2003, p. 150-151.

- BLOOM Harold, *The Western Canon : The Books and School of the Ages*, Londres, Macmillan, 1994.
- BROOKS Peter, *Reading for the Plot. Design and Intention in Narrative*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1992.
- BURNS Anna, *Milkman*, Londres, Faber & Faber, 2018.
- *Milkman*, trad. Jakuta Alikavazovic, Paris, Gallimard, 2020.
- CERTEAU Michel de, *L'Invention du quotidien 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990 [1980].
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2 : Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.
- DONAHUE William Collins, « Illusions of Subtlety : Bernhard Schlink's *Der Vorleser* and the Moral Limits of Holocaust Fiction », *German Life and Letters*, n° 54, 2001, p. 60-81.
- FLOOD Alison et ARMITSTEAD Claire, « Anna Burns wins Man Booker Prize for 'incredibly original' *Milkman* », *The Guardian*, 16 octobre 2018. Disponible sur www.theguardian.com
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France, 1981-1982*, Paris, Gallimard / Seuil, 2001.
- FRANÇOIS Anne Isabelle, « Feminist Resistance and the Powers of Fiction », dans Françoise Lavocat, Alison James, Akihiro Kubo (dir.), *Can Fiction Change the World?*, Oxford, Legenda, 2023, p. 141-154.
- JORAN Justine, « A New Irish Literary Boom : The Post-Crash Stars of Fiction », *The Guardian*, 17 octobre 2015. Disponible sur www.theguardian.com
- KANT Emmanuel, *Œuvres philosophiques*, t. II, éd. et trad. Ferdinand Alquié et al., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1985.
- MAILÄNDER Elissa, « Aventurières, déclassées, brutes ? Retour sur les surveillantes SS des camps de concentration nazis », dans Martial Poirson et Christiane Taubira (dir.), *Combattantes. Une histoire féminine de la violence*, Paris, Seuil, 2020, p. 170-179.
- LOYER Emmanuelle, *L'impitoyable aujourd'hui. Lire pour (ne pas) vivre avec son temps*, Paris, Flammarion, 2022.
- METZ Joseph, « "Truth Is a Woman" : Post-Holocaust Narrative, Postmodernism, and the Gender of Fascism in Bernhard Schlink's "Der Vorleser" », *The German Quarterly*, vol. 77, n° 3, 2004, p. 300-323.
- MORAIF Aubrey, « Interview with 2019 NBCC Fiction Winner Anna Burns », writing.newschool.org, 15 mars 2019.
- NORFOLK Lawrence, « Die Sehnsucht nach einer ungeschehenen Geschichte », *Süddeutsche Zeitung*, 27-28 avril 2002, p. 16.
- RADWAY Janice, « L'acte de lire des romans d'amour : s'évader et s'instruire » [1984], trad. Delphine Chedaleux, *Théorème*, n° 32, 2020, p. 139-168.
- SCHAEFFER Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2000.
- SCHAEFFER Jean-Marie et VULTUR Ioana, « Immersion », dans David Herman, Manfred Jahn et Marie-Laure Ryan (dir.), *Routledge Encyclopedia of Narrative Theory*, Londres / New York, Routledge, 2005, p. 237-239.
- SCHLINK Bernhard, *Der Vorleser*, Zurich, Diogenes, 1995.
- *Le Liseur*, trad. Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 1996.
- SEDGWICK Eve Kosofsky, « Paranoid Reading and Reparative Reading, Or, You're So Paranoid, You Probably Think This Essay is About You », dans *Touching Feeling. Affect, Pedagogy, Performativity*, Durham, Duke UP, 2003, p. 123-151.
- *Épistémologie du placard*, trad. Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.
- SZENDY Peter, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, 2022.
- THERY Irène, *Moi aussi. La nouvelle civilité sexuelle*, Paris, Seuil, coll. « Traverse », 2022.
- WINKLER Willi, « Vorlesen, duschen, durcharbeiten », *Süddeutsche Zeitung*, 30 mars 2002, p. 16.